conquête, envoya dans son camp des émissaires qui firent de lui un portrait sculpté en bois, d'une ressemblance extraordinaire. Cependant Alexandre, ayant entendu parler de Kaïdafa et de son pouvoir surhumain, voulut s'introduire secrètement dans ses Etats. Pour cela, il prit un déguisement de mendiant, et se rendit dans cet accoutrement à la porte de la ville où résidait habituellement Kaïdafa; mais, arrivé là, des gardes, à qui l'on avait donné comme signalement du roi le portrait sculpté, soupçonnèrent aussitôt son identité, et amenèrent devant la reine le mendiant suspect. Kaïdafa lui demanda s'il n'était pas Alexandre; celui-ci répondit : Non; mais Kaïdafa, ayant enlevé une draperie, lui montra son portrait, en s'écriant : Tiens! te voilà. Le faux mendiant confondu convint de son identité, et s'engagea par serment à ne pas faire la guerre à Kaïdafa. A ce prix, Kaïdafa laissa Alexandre en liberté. Cependant, il manqua à sa parole, car la légende nous apprend qu'il imagina de détacher un immense quartier de montagne qui roula derrière la ville de Kaïdafa, refoula les flots de la mer sur les terres environnantes, lesquelles alors furent entièrement submergées. La ville, dit M. Perron, fut aussi envahie par les eaux. Ce ne fut qu'à grand'peine que Kaïdafa parvint à s'échapper; elle gagna les hauteurs, se construisit un château fort sur la crête d'un des rochers les plus élevés, et, sur le fronton de sa nouvelle demeure, cette reine déchue fit tracer ces paroles : « Qui lâche l'ennemi qu'il a sous la main trouvera ce qu'a trouvé Kaïdafa. » A ce propos, M. Perron fait remarquer combien fréquemment les Arabes ont touché aux histoires de tous les peuples les plus voisins d'eux, à celles de l'antiquité classique, comme à celles de l'antiquité biblique. Cependant, nous avouons que nous serions fort embarrassé de retrouver chez les auteurs grecs quel est le personnage que les Arabes ont transformé, et dont ils ont fait la reine Kaïdafa.

KAIDANOF (Jean), historien russe, mort en 1850. Il fut professeur d'histoire au lycée de Tsarkoié-Sélo. On a de lui : *Histoire universelle*, traduite en polonais, avec de nombreuses additions et corrections par J. Lelewel (Wilna, 1826, 3 vol.); *Court tableau chronologique de l'histoire universelle* (1832); *Introduction à l'histoire de Russie; Histoire diplomatique de l'empire russe*, etc. Les ouvrages de Kaidanof, longtemps classiques en Russie, ont aujourd'hui beaucoup perdu de leur valeur primitive.

KAÏEM-ABOUL-KASSEM, deuxième mahadi fatimite (935-946). Il était le fils aîné d'Obeidallah, à qui il succéda (935). Deux événements ont marqué son règne : une tentative d'enlever l'Egypte aux califes de Bagdad, tentative qui échoua, et une terrible révolte de fanatiques, sous la conduite d'Yésid. Les généraux de Kaïem furent battus, le mahadi lui-même fut assiégé dans Mahadie, sa capitale, et il mourut peu de temps avant la prise de la ville par les rebelles. Son fils, Ismaïl-Abou-Taher le vengea par d'éclatantes victoires, qui lui valurent le surnom d'Almanzor (le Victorieux).

KAIETEUR (cataracte de). En 1870, M. Ch. Barrington Brown, en reconnaissant le cours du Potaro, un affluent de l'Essequibo, dans la Guyane anglaise, arriva jusqu'à Kaieteur, et se trouva en présence d'une cascade merveilleuse dont il ne put alors mesurer la hauteur. Il fut plus heureux dans une seconde visite, et constata alors que le Potaro, large en cet endroit de 112 mètres, se précipite brusquement d'une hauteur de 250 mètres, en une immense colonne d'écume, et disparaît dans un sombre réservoir entouré d'une ceinture de rochers. On dirait une perpétuelle avalanche de neige.

KAÏFFA s. m. (ka-i-fa). Comm. Préparation alimentaire qui sert à faire des potages, et qui se compose d'un mélange de fécule de pommes de terre, de farine de riz, de cacao torréfié, de sucre, de sagou, de salep, de gelée de lichen et de gélatine, le tout aromatisé avec de la vanille. ‖ On l'appelle aussi FÉCULE ORIENTALE.

KAÏK s. m. (ka-ik). Mar. V. CAÏQUE.

KAÏ-KAOUS, roi d'Iran et de Perse. Il vivait, d'après William Jones, vers 610 avant notre ère. Il succéda à Kaï-Kobad, chef de la deuxième des dynasties persanes, s'empara de Mazanderan, tenta ensuite de conquérir la Syrie, battit à plusieurs reprises le roi de ce pays, Dsoul-Zedjr, qui l'appela à une entrevue et le fit prisonnier, fut délivré par Roustem ou Rostem, le plus vaillant de ses généraux, et repoussa, grâce à lui, une invasion d'Afracyab, roi du Touran. Par la suite, Sewdaweh, femme de Kaï-Kaous, comme la Phèdre des Grecs, devint éperdument amoureuse de son beau-fils, Siabek ou Siyawousch, qui repoussa avec horreur ses propositions. Passant de l'amour à la haine, Sewdaweh l'accusa auprès du roi du crime dont elle seule était coupable. Kaï-Kaous, pour éclairer ses doutes, ordonna l'épreuve du feu, dont son fils sortit victorieux. Mais, bientôt après, Afracyab ayant de nouveau envahi l'Iran, et Siabek et Roustem ayant conclu avec ce prince, battu en plusieurs rencontres, un traité de paix que Kaï-Kaous regarda comme désavantageux, ce roi retira leurs commandements à Roustem et à Siabek. Le jeune prince, redoutant une disgrâce plus grande encore, quitta alors les Etats de son père, se rendit dans le Touran, y épousa une fille d'Afracyab, dont il eut un fils, nommé Kaï-Khosrou, et fut assassiné. Kaï-Kaous ayant appris par la suite l'existence de son petit-fils, dont la valeur était extrême, le désigna pour lui succéder. Kaï-Kaous fit construire, dans les environs de Pehhlou, près du Caucase, des palais magnifiques et fonda deux observatoires, dont l'un à Babylone. Son règne appartient aux siècles héroïques et légendaires des Orientaux. D'après quelques historiens, il serait le Cyaxare des Grecs, et son petit-fils, Kaï-Khosrou, serait le même personnage que Cyrus.

KAÏ-KAOUS Ier (Azz-Eddyn), sultan seldjoucide d'Anatolie de 1210 à 1219 de notre ère. En montant sur le trône à la place de son père, Kaï-Khosrou, il eut à lutter contre son oncle, Togrul-Schah, qu'il mit à mort, et contre son frère, Ala-Eddin, qu'il jeta en prison. En 1214, le meurtrier de son père, Théodore Lascaris, empereur de Nicée, tomba entre ses mains. Surmontant ses idées de vengeance, il lui rendit la liberté sur la promesse d'une forte rançon qui ne lui fut point payée. Kaï-Kaous entreprit ensuite de conquérir Alep; mais il échoua et mourut, laissant le trône à son frère Ala-Eddin.

KAÏ-KAOUS II (Azz-Eddyn), sultan seldjoucide d'Anatolie de 1244 à 1278. Il succéda à son père, Kaï-Khosrou II; sommé, l'année suivante, par le Grand Kan des Mogols, Oktaï, d'aller lui rendre hommage, il envoya à sa place son frère Kilidje-Arslam, qui assista à l'élection du Grand Kan Kaïouk, le circonvint et en obtint la déposition de Kaï-Kaous. La guerre allait éclater entre les deux frères, après le retour de Kilidje-Arslam, lorsqu'ils se décidèrent l'un et l'autre à transiger et à se partager l'Anatolie. Kilidje-Arslam prit la partie orientale du royaume, pendant que Kaï-Kaous conservait la partie occidentale avec la capitale Iconium. Malgré cet arrangement, la guerre éclata bientôt entre eux. Kaï-Kaous vainquit et fit prisonnier Kilidje-Arslam; mais, attaqué lui-même par une armée d'Houlagou, il dut quitter ses Etats, chercha un asile auprès de Théodore Lascaris, se vit contraint de faire sa soumission au kan des Mogols, qui consentit à lui rendre une partie de ses Etats, partit ensuite pour Constantinople, afin d'obtenir de Michel Paléologue des troupes pour secouer le joug tyrannique des Mogols, fut retenu prisonnier par ce prince et livré par lui aux Tartares, avec son fils Masoud. Pendant que Kaï-Kaous était à la cour du kan de Kaptchak, son frère, Kilidje-Arslam, était étranglé par des Mogols.

KAÏ-KHOSROU, roi de Perse. Il vivait, d'après William Jones, vers 600 av. J.-C. Il se signala par de grandes victoires contre les Turcs, distribua à ses sujets les immenses richesses qu'il avait prises à l'ennemi, réforma divers abus dans l'administration et dans les affaires religieuses, et abdiqua en faveur de son parent Lohorasp. C'est sous son règne, croit-on, que vivait Locman, l'Esope indien.

KAÏ-KHOSROU Ier, sultan seldjoucide d'Anatolie de 1192 à 1210. Il succéda à son père, Kilidje-Arslam II, fut longtemps en guerre avec ses neuf frères, qui avaient également pris le titre de sultan, se vit dépouillé d'Iconium par son frère Rohn-Eddin, alla demander successivement des secours à Alep, en Arménie, à Constantinople, retourna en Asie après la mort de son frère, réunit des troupes et se rendit maître de tous les Etats des Seldjoucides. Par la suite, le vieux Alexis l'Ange étant venu réclamer son appui pour recouvrer la partie de ses Etats dont son gendre Lascaris l'avait dépossédé, Kaï-Khosrou déclara la guerre à ce dernier, assiégea Antioche, et périt dans un combat de la propre main de Lascaris.

KAÏ-KHOSROU II, sultan seldjoucide d'Anatolie de 1235 à 1244. Il monta sur le trône après la mort de son père Kaï-Kobad, épousa la sœur du sultan d'Alep, qui lui laissa sa principauté; puis, menacé par le Grand Kan Oktaï, qui envahit l'Arménie, il marcha contre ses troupes avec une nombreuse armée, les battit en plusieurs rencontres, mais fut vaincu à son tour dans une bataille décisive. Pour sauver ses Etats envahis, Kaï-Khosrou implora les secours de Baudouin, empereur de Constantinople, de Ducas Vatace, empereur grec de Nicée, des rois de France et d'Angleterre; se vit contraint de demander au kan des Mogols la paix, qu'il obtint moyennant un tribut annuel, et mourut en assiégeant Tarse. C'était un prince courageux, mais ivrogne et débauché.

KAÏ-KOBAD, roi de Perse, chef de la seconde dynastie qui régna sur l'Iran. Il vivait vers 630 avant notre ère. Il confia le commandement de l'armée à son fils Rostam, qui repoussa les attaques des Turcs, et chargea de l'administration intérieure Zal-Zer, qui l'avait aidé à monter sur le trône. Cet habile ministre rétablit l'ordre dans les finances, fit établir de grands chemins dans le royaume, et contribua puissamment à la prospérité de l'Etat. Kaï-Kobad mourut aveugle après un long règne.

KAÏ-KOBAD (Ala-Eddin), sultan seldjoucide d'Anatolie de 1219 à 1235. Il succéda à son frère Kaï-Kaous Ier, conquit plusieurs places importantes en Géorgie, refusa, en 1232, de se rendre à l'appel du Grand Kan Oktaï, qui l'avait sommé de lui rendre hommage, se vit attaquer par les hordes de ce chef redoutable et lui envoya un ambassadeur pour traiter de la paix. Kaï-Kobad reprit alors le cours de ses conquêtes, s'agrandit aux dépens des Arméniens et du sultan d'Alep, et porta l'empire des Seldjoucides au plus haut degré de puissance qu'il ait atteint. C'était un prince brave, sachant maîtriser ses passions, et exigeant, avec une inflexibilité qui allait parfois jusqu'à la cruauté, la stricte observation des lois. Par sa sage administration, il sut se faire aimer de ses sujets, en même temps que par son courage il savait se faire craindre de ses ennemis.

KAÏ-KWA, empereur du Japon, neuvième mikado investi à la fois du pouvoir religieux et du pouvoir temporel. Il vécut, si l'on en croit les chroniqueurs japonais, 115 ans (213-98 av. J.-C.), et en régna 60. On sait seulement de ce prince que, la troisième année de son règne, il épousa une des femmes de son père, et transporta la capitale de l'empire à Isagava, où il mourut.

KAIL s. m. (kèl). Bot. Espèce de chou d'Écosse.

KAÏMAC s. m. (ka-i-mak). Sorte de sorbet turc :

La sienne eut une envie ou plutôt une rage,
De tâter d'un certain laitage
Que l'on nomme en turc *kaïmac*.
SÉNECÉ.

KAÏMACAN s. m. V. CAÏMACAN.

KAÏMAZ ou **KIMAR** (Kot'ob-Eddin), général musulman, né en Arménie, mort en 1175. D'abord esclave du calife abbasside de Bagdad, Moktafi, il s'éleva rapidement de sa position infime aux plus hautes fonctions de l'Etat, devint, sous le règne de Mostandjed, chef des troupes, émir de la cour, premier ministre, fit assassiner ce prince, qui avait voulu se débarrasser d'un ministre plus puissant que lui (1170), et conserva son autorité sous Mostadi, fils et successeur de ce calife. Bien que désireux de venger la mort de son père, Mostadi dissimula d'abord ses sentiments. Mais Kaïmaz ayant un jour pillé avec ses troupes la maison d'un vizir, qui était d'accord avec le calife pour abattre sa puissance, Mostadi parut au balcon de son palais et demanda au peuple de le délivrer d'un ministre qui attentait chaque jour à son autorité. La populace se porta aussitôt vers le palais de Kaïmaz; mais celui-ci parvint à s'échapper de Bagdad, fit offrir ses services à Saladin, qui les refusa, prit alors la route de Mossoul, et expira en arrivant près de cette ville.

KAIM-BIAMRILLAH, vingt-sixième calife de la dynastie des Abbassides (1031-1075). Il succéda à son père Kâder-Billah. Sous son règne, Togrul-Beg, fondateur de la dynastie des Seldjoucides, mit fin à la dynastie des Bouïdes, installée en Mésopotamie depuis Kaher-Billah (v. ce nom plus haut), et repoussa Mostancir, le calife fatimite d'Égypte, qui attaquait Kaim-Biamrillah. Kaim était un souverain vertueux et honnête, adonné aux lettres, protégeant les savants et peu fait pour les combinaisons et les cruautés de la politique orientale. Il vécut paisiblement, en laissant gouverner à sa place ses émirs Alp-Arslam et Melik-Schah, qui le tinrent presque en tutelle.

KAINARDJI (KOUTCHOUK-), ville de la Turquie d'Europe, eyalet et à 7 kilom. S. de Silistrie. C'est dans cette ville que Catherine II et le sultan Abdul-Hamid signèrent, le 2 juillet 1774, le traité qui ouvrait la mer Noire à la Russie, lui donnait les villes d'Azov, Iénikaléh et Kertch, et rendait indépendants les Tartares de Crimée. Le traité de Kainardji est un des plus féconds en conséquences désastreuses que la Porte ait jamais subis.

KAINKO (Edouard), écrivain polonais, mort en 1852. D'abord acteur, puis moine de l'ordre des bernardins, il jeta, en 1820, le froc aux orties, embrassa le protestantisme et se maria. Il vécut ensuite à Breslau, du métier de correcteur et des produits de sa plume. En 1832, il alla s'établir à Cracovie, où il continua à travailler pour les libraires. Fatigué de lutter incessamment contre la misère, Kainko, devenu veuf, retourna au catholicisme et mourut dans un couvent de carmélites. On a de lui, entre autres ouvrages : *Eutropii breviarium historiæ romanæ* (Breslau, 1823); *Tableau du monde en images et en récits* (Breslau, 1823); *Evénements les plus remarquables de l'histoire de Pologne* (Breslau, 1823); le *Lien du mariage* ou *Conduite à tenir dans cet état* (Breslau, 1824); *Court traité d'éthique à l'usage de la jeunesse* (Lemberg, 1852), etc.

KAÏNSK ou **CAÏNSK**, ville de la Russie d'Asie, dans la Sibérie, gouvernement et à 420 kilom. S.-O. de Tomsk; 4,000 hab. Ville forte, bâtie pour contenir les Kalmouks et les Kirghiz. Commerce de fourrures.

KAÏOR s. m. (ka-ior). Ornith. Nom vulgaire du petit guillemot.

KAIOR ou **CAYOR**, petit Etat de l'Afrique occidentale, dans la Sénégambie. V. CAYOR.

KAÏOUK ou **GAÏOUQ**, troisième kan des Mogols, petit-fils de Gengis-Kan, né en 1205, mort en 1248. Fils d'Oktaï, il lui succéda en 1246, après avoir été accepté par un *kouroultaï* (assemblée générale de la nation). La brièveté de son règne ne lui permit pas d'exécuter le projet traditionnel de sa race, d'envahir l'Occident, projet bien connu et qui épouvantait toute la chrétienté. Il se contenta de continuer la guerre contre la Chine, et de soumettre la Corée au tribut. Ses dispositions bienveillantes envers les chrétiens d'Orient, et la terreur de ses armes peut-être, engagèrent le pape à lui envoyer plusieurs ambassades, qu'il reçut comme l'hommage d'un vassal à son maître. Il fut assassiné en 1248.

KAÏR s. m. (ka-ir). Ichthyol. Espèce de merluche des mers de l'Inde.

— Bot. Filaments du cocotier, avec lesquels les Indiens fabriquent des cordes.

KAIRA, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, ch.-l. d'un district de même nom, à 180 kilom. N.-O. de Surate. Très-importante par le voisinage d'un des principaux cantonnements de l'armée anglaise, elle possède un beau temple et un collége.

KAÏR-EDDYN, célèbre corsaire turc. V. BARBEROUSSE.

KAIROUAN, ville de l'Afrique septentrionale, dans la régence et à 130 kilom. S.-E. de Tunis, à 50 kilom. S.-O. de Zouça; environ 15,000 hab. Cette ville est l'entrepôt du commerce intérieur de la régence. On y trouve des fabriques de burnous, de couvertures et de calottes de laine. Outre les produits manufacturés, le commerce a surtout pour objet les dattes, les peaux de bœuf et de chèvre, etc. Kairouan est entourée d'un mur d'environ 2,400 mètres de périmètre; elle est située dans une vaste plaine entrecoupée de marais. Certains géographes européens ont fort exagéré la population de Kairouan. D'après une évaluation récente et que nous avons lieu de croire exacte, nous pensons que le chiffre de 50,000 hab., mis en avant par quelques géographes, doit être réduit à 15,000 hab. On compte, à Kairouan, 55 *zaouïas* et 26 mosquées, dont la principale jouit d'une grande célébrité. De toutes les villes de la régence de Tunis, Kairouan est celle qui est bâtie avec le plus de régularité et dont l'intérieur est le moins dévasté. Près de la ville, dans la zaouïa de Sidi-Sahab, on conserve, dit-on, le corps du barbier du Prophète. A côté se voit un immense réservoir circulaire, au S.-E. duquel on rencontre le tombeau des Aglabites et celui de Sidi-Shanoun, savant théologien musulman. Kairouan est une ville sainte qui ne peut être visitée que par les musulmans.

On suppose généralement que Kairouan occupe l'emplacement du *Vicus Augusti*. Elle fut fondée vers le milieu du VIIe siècle de l'ère chrétienne par Sidi-Okba, qui voulait en faire un boulevard pour protéger ses conquêtes en Afrique. Les Berbères réussirent plusieurs fois à s'en emparer, et ils la saccagèrent dans chacune de leurs invasions. Vers l'an 800 de l'ère chrétienne, El-Aghlab, chef berbère, devenu maître de Kairouan, en fit le siége de la dynastie des Aghlabites. La ville se couvrit alors de beaux édifices et atteignit l'apogée de sa prospérité. La suprématie de Tunis la rejeta dans la suite au second rang, et, vers le Xe siècle, elle entra dans une voie de décadence dont ne la relevèrent que par intervalles les faveurs de quelques princes.

C'est de Kairouan que tire son surnom l'historien Mohammed-ben-Ali-el-Raïni, dit *le Karouani*, auteur d'une histoire de l'Afrique, qui a été traduite de l'arabe en français par MM. Pélissier et de Rémusat.

KAISAKS, peuple nomade de l'Asie centrale. V. KIRGHIZ.

KAISARIÈH, ancienne *Mazaca*, puis sous Tibère *Cæsarea*, ville de la Turquie d'Asie, au centre, près du mont Ardjich et sur le Kara-Sou, affluent du Kizil-Ermak, eyalet de Bozoq, à 140 kilom. S.-E. de Juzghat; par 38° 40′ de lat. N., et 32° 58′ de long. E.; 75,000 hab. Suivant M. Texier, la ville actuelle est située à 500 mètres à l'E. de la ville ancienne, dont les ruines seraient celles que les habitants appellent Eski-Kaisarièh. La ville est petite, entourée de murs, et dominée par un château en ruine. Les maisons, bâties en pierre et en mortier, ont une apparence assez agréable; mais les rues, les places et les marchés sont tellement encombrés d'immondices, que l'air y est infect et cause souvent des maladies épidémiques. On y remarque le pont, construit par Soliman le Grand, le château et plusieurs mosquées, notamment la Grande mosquée, qui date du XIVe siècle, et est consacrée à la mémoire du saint derviche Houen. Le style de cette mosquée est d'une simplicité qui contraste vivement avec l'ornementation éclatante du tombeau (*turbé*) du derviche. « Le château de Kaisarièh, dit un voyageur, formant une kassabah entourée de murs, est assez vaste pour offrir un asile à un grand nombre de familles. Tous les bazars, les kans et les tèkiés sont groupés à l'entour. C'est le centre de la ville musulmane. Les bazars et les boutiques sont bâtis en moellons de lave réunis par un mortier d'argile; le tout est couvert en terrasse d'argile battue. Le palais du pacha est une grande cour entourée de portiques, donnant accès aux différents bureaux et à la salle de

réception. » Non loin de là se trouvent les chapelles sépulcrales des saints et des personnages célèbres; elles sont de forme octogone et d'un style arménien.

Kaisarièh possède des fabriques de maroquin jaune, de tissus de coton et un grand nombre de filatures de coton. C'est le lieu de rendez-vous des marchands de l'Asie Mineure et de la Syrie, qui viennent y acheter du coton. Le territoire environnant produit des fruits renommés.

L'antiquité de cette ville est attestée par Strabon et Josèphe. Selon quelques auteurs, elle avait été fondée par Mosoch, fils de Japhet; selon d'autres, par un certain Mechag, qui commandait dans l'Asie Mineure, pour le roi d'Arménie, environ 2,000 ans avant l'ère chrétienne. Elle se nommait *Mazaca* et était la capitale de la Cappadoce. Lorsqu'elle tomba au pouvoir des Romains, on changea son nom en celui de Césarée, en l'honneur de Tibère. Sa splendeur prit un accroissement considérable sous l'empire. Un amphithéâtre, des temples et plusieurs autres beaux monuments la décoraient, quand, sous le règne de Valérien, elle fut pillée par Sapor, roi de Perse. Elle contenait alors plus de 400,000 hab. Son étendue fut ensuite resserrée par Julien, qui en releva les murs. Détruite de fond en comble par un tremblement de terre, elle a été reconstruite dans des proportions beaucoup moins considérables. Elle a été possédée tour à tour par les sultans d'Iconium, par les princes de la Caramanie et enfin par le Grand Seigneur.

La ville est dominée par le mont Argée (*Ardjieh*), massif volcanique au triple sommet neigeux, de près de 4,000 mètres de hauteur et des flancs septentrionaux duquel l'œil embrasse un immense horizon, composé surtout d'une multitude de vallées qui, de cette hauteur, semblent ne former qu'une plaine sans fin.

KAISARIÈH (*Cæsarea Palestina*), l'ancienne Césarée de Palestine, ville de la Turquie d'Asie, dans la Syrie, à 22 kilom. S. de Saint-Jean-d'Acre, à 95 kilom. N.-O. de Jérusalem, sur la Méditerranée; par 32° 32′ 25″ de lat. N., et 32° 34′ 30″ de long. E. Cette ville, aujourd'hui en ruine, fut fondée par Hérode, l'an 25 av. J.-C. Les croisés s'en emparèrent en 1102, après un siége meurtrier. Relevée par saint Louis, en 1251, elle fut de nouveau ruinée par les Arabes, en 1291. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une espèce de carrière où les Arabes viennent chercher des matériaux qu'ils transportent par mer à Acre, à Beyrouth ou à Jaffa. « Les ruines de la ville, dit le *Guide en Orient*, forment un grand parallélogramme de 600 pas de longueur sur environ 400 de largeur. Les murailles bâties par saint Louis existent encore en partie, et, malgré les brèches nombreuses qui y ont été faites, présentent une enceinte complète; la partie supérieure seule s'est écroulée. Du côté du sud, une langue de terre rocheuse avance dans la mer et forme deux golfes; celui du nord était le port de la ville, celui du sud baignait les faubourgs. L'intérieur de l'enceinte ne présente plus qu'un monceau de décombres enfouis sous une végétation si épaisse qu'il est à peu près impossible d'y pénétrer, si ce n'est à la fin de l'été, quand les broussailles ont perdu leur feuillage. » Il est impossible de reconnaître le plan d'aucun des édifices d'Hérode ou des croisés. On distingue cependant les restes d'une vaste basilique chrétienne, avec trois absides semi-circulaires et trois arcs-boutants encore debout. Il ne reste pas de vestige du théâtre ni de l'amphithéâtre.

KAISAROF (André), littérateur russe, mort en 1813. Il était capitaine d'état-major lorsque, quittant l'armée, il alla étudier à Gœttingue, s'y fit recevoir docteur, puis visita l'Europe occidentale. Dans ses voyages, il avait eu l'occasion de recueillir sur les antiquités et l'histoire des Slaves une foule de documents curieux, dont une partie se trouve consignée dans son ouvrage intitulé : *Essai d'une mythologie slave par ordre alphabétique* (1803, en allemand). De retour dans sa patrie, il devint professeur de littérature russe à l'université de Dorpat. En 1812, il reprit du service dans l'armée russe. Il fut blessé mortellement à la bataille de Haynau. Il laissait en manuscrit plusieurs ouvrages dont il n'a été publié qu'un traité sur l'*Amour de la patrie*.

KAISER (Frédéric), graveur allemand, né à Ulm en 1757, mort à Vienne en 1819. Venu fort jeune à Paris, il entra dans l'atelier de Berwick, obtint une médaille au Salon de 1811, puis alla visiter l'Italie, où il fit un assez long séjour. Le baron de Hammer et le prince Lichnowski, deux riches amateurs de Vienne, lui proposèrent de se fixer dans cette ville, et lui confièrent l'illustration des *Fundgruben des Orients*, et des *Denkmater aldeutscher Baukunst des æstreschischers kaiserstaats*. Mais, avant de quitter l'Italie pour aller à Vienne entreprendre ce travail important, il acheva plusieurs morceaux remarquables qui sont aujourd'hui dans les galeries de Florence, de Naples et de Rome. Nous citerons notamment : *Plusieurs scènes de la vie napolitaine*, gravures charmantes, d'après les dessins de l'auteur, qui se distinguent par un arrangement pittoresque et varié, par beaucoup de verve et d'entrain; *Melpomène*, d'après l'antique; une série de *Vues de Naples*, d'une finesse exquise. Enfin, Kaiser a illustré de gravures à l'eau-forte, plusieurs ouvrages, des voyages, des traités de paysage, etc.

KAISERBERG (Jean GAILER DE), prédicateur alsacien. V. GEILER.

KAISERLICK s. m. (kaï-zèr-lik). Nom donné aux soldats autrichiens par les soldats du premier Empire. ‖ Nom que l'on donnait, en Allemagne, aux soldats impériaux.

KAÏSERLING (Diederich, comte DE), littérateur allemand, né au commencement du XVIIIe siècle, mort en 1745. Il prit du service en Prusse, devint l'ami du prince royal, qui, devenu roi sous le nom de Frédéric II, le combla de distinctions, fit partie de l'Académie des sciences de Berlin, et mourut dans un âge peu avancé. Dans ses lettres, le grand Frédéric le désigne le plus souvent sous le nom de *Césarion*. On trouve plusieurs *Mémoires* de ce confident littéraire du roi de Prusse, dans le recueil de l'Académie de Berlin.

KAISERSBERG, ancien bourg de France (Haut-Rhin), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. N.-O. de Colmar, sur la Weiss, appartenant, depuis 1871, à l'Allemagne; pop. aggl., 2,958 hab. — pop. tot., 3,173 hab. Filatures de coton et tissage mécanique. Suivant quelques historiens, ce bourg occupe l'emplacement d'un camp romain destiné à la défense du passage du val d'Orby, jadis l'un des plus fréquentés des Vosges. Le bourg actuel ne remonte pas au delà du XIIe siècle. Il se groupa peu à peu autour d'un château fort qui fut construit, dit-on, par Frédéric Barberousse. Son importance lui valut de bonne heure l'honneur d'être élevé au rang de ville impériale, avec juridiction sur Turckeim et Munster. Kaisersberg devint la résidence d'un *raischvogt* ou avocat impérial, sorte de préfet gouvernant au nom de l'empereur, et dont les attributions étaient fort étendues.

La forteresse de Kaisersberg soutint plusieurs siéges, notamment en 1247, contre l'évêque de Strasbourg; en 1248, contre le duc Matthieu de Lorraine, et, en 1261, contre Rodolphe de Habsbourg. Elle tomba, en 1632, au pouvoir des Suédois, qui la démantelèrent. La ville, comprise dans la Décapole, fut intimement mêlée aux agitations de cette ligue des villes libres. La Réforme tenta de faire de Kaisersberg un de ses foyers principaux. La ville tomba, en 1525, au pouvoir des paysans révoltés, qui ne l'abandonnèrent que pour marcher contre le duc Antoine de Lorraine. L'autorité impériale s'opposa de toutes ses forces aux progrès du protestantisme à Kaisersberg. Il ne paraît pas que, depuis cette époque tourmentée, Kaisersberg ait joué un rôle quelconque dans l'histoire.

Les ruines du château de Kaisersberg consistent en un gros donjon cylindrique couronné de ses créneaux. Une partie des murs d'enceinte et des débris des fortifications primitives se rattachant à cet ouvrage principal sont également debout. L'église paroissiale date de diverses époques. « Les piliers de la grande nef, dit M. Joanne, et le portail de l'O. sont de la première moitié du XIIe siècle; le chœur ogival, orné de quelques restes de vitraux peints, appartient à la fin du XIVe siècle ou au commencement du XVe. Les bas-côtés seraient de 1448, selon une inscription qui se lit à l'intérieur du collatéral du S. Le tympan du portail O. contient une curieuse sculpture : la *Vierge couronnée par le Christ*, tandis qu'un groupe d'archanges offre l'encens. Ce portail, du style roman, surmonté d'une fenêtre en ogive primitive, se compose de trois arcs en plein cintre, en retrait, reposant sur des colonnes couronnées de corbeilles. » On remarque à l'intérieur un saint sépulcre du XVe siècle, un retable du XVIe siècle, décoré de peintures attribuées à Holbein, représentant des scènes de la Passion.

L'hôtel de ville de Kaisersberg est un édifice de la Renaissance allemande, bien que sa façade porte la date de 1604. Une arcade en plein cintre, entrecoupée de cartouches, compose l'entrée. L'intérieur présente deux salles décorées de panneaux et de boiseries très-remarquables. Plusieurs maisons particulières du bourg offrent aussi de curieux détails d'architecture; les plus intéressantes sont du XVe et du XVIe siècle.

Les environs de Kaisersberg offrent un grand nombre de curiosités archéologiques; il faut citer, en première ligne, l'ancien couvent d'Alspach, fondé vers le milieu du Xe siècle, et occupé successivement par des moines de l'ordre de Saint-Benoît et par des religieuses de la règle de sainte Claire. Ce couvent fut détruit à la Révolution. Des immenses bâtiments dont il se composait, il ne reste plus guère que l'église, fort délabrée aujourd'hui.

KAISERSLAUTERN, autrefois *Cæsarea-Lutra*, ville de Bavière, dans le Palatinat, à 50 kilom. N.-O. de Spire, près d'un lac formé par la Lauter; 12,000 hab. Inspection des mines et des salines; école latine, école provinciale d'agriculture. Fabrication de draps, bonneteries, tissus de coton; nombreuses papeteries, tanneries, poteries; mines de fer. Prison bâtie sur l'emplacement d'un magnifique palais construit, en 1153, par Frédéric Barberousse et incendié dans la guerre de la succession d'Orléans. Appuyée d'un côté sur un marais formé par la Lauter, et de l'autre sur un grand bois, elle domine le passage des Vosges qui conduit à Mayence et à Landau. Cette ville souffrit beaucoup des nombreux combats que se livrèrent dans ses environs, en 1792 et 1793, les Prussiens et les Français. Le général Moreau força, en 1795, les Autrichiens d'évacuer cette place, qui, réunie à la France, fut, jusqu'en 1814, le ch.-l. d'un arrondissement du département du Mont-Tonnerre. On remarque, à Kaiserslautern, l'église protestante fondée par Frédéric Barberousse; la halle aux fruits, belle construction byzantine; le cabinet d'histoire naturelle de l'école rurale, et un monument élevé dans le cimetière à la mémoire des soldats de l'armée française, nés à Kaiserslautern et tombés sur le champ de bataille.

KAISERSTUHL, le *Forum Tiberii* des Romains, bourg de Suisse, cant. d'Argovie, à 31 kilom. N.-E. d'Aarau, sur le Rhin; 470 hab. catholiques. Ruines et antiquités romaines dans les environs.

KAISERSTUHL, montagne du grand-duché de Bade, cercle du Haut-Rhin, à l'O. de Kenzigen. C'est une montagne isolée qui a 4 kilom. de tour et 600 mètres d'élévation, avec des traces volcaniques. Ses flancs sont couverts de vignobles et d'arbres fruitiers. Le sommet forme un petit plateau nommé Tête de mort, et était autrefois un rendez-vous de chasse de Rodolphe de Habsbourg, quand il était campé à Vieux-Brisach.

KAISERSWERTH, ville de Prusse, dans la province du Rhin, régence et à 9 kilom. N.-O. de Dusseldorf, près de la rive gauche du Rhin; 2,000 hab. Fabrication de rubans de soie, velours, tabac et vases de porcelaine. C'est une ville très-ancienne, où repose saint Suibert, le premier prédicateur de l'Evangile dans cette contrée; le tombeau de cet apôtre se trouve dans l'église collégiale. Pépin d'Héristal avait construit le château, actuellement ruiné, de cette ville, et Hanno, archevêque de Cologne, y enleva l'empereur Henri IV, âgé de douze ans. Près de Kaiserswerth sont les établissements charitables protestants, fondés par le pasteur Fliedner, en 1836.

KAÏSSI (Abou-Nasseur-el-Feda Ben-A'isa Ben-K'ak'an el-Achbili), écrivain arabe, né à Séville, mort à Maroc en 1140 de notre ère. Il a laissé des ouvrages intitulés : les *Colliers d'or*, *Des passions de l'âme* et *Eloge des hommes illustres par leur érudition et leurs talents poétiques*. Ce dernier ouvrage, dont la Bibliothèque nationale possède un manuscrit, est également remarquable, dit Casiri, par l'élégance du style et par le savoir dont l'auteur fait preuve.

KAÏTRA s. f. (ka-i-tra — mot ar.). Mus. Sorte de hautbois en usage chez les populations de l'Afrique du Nord, qui l'emploient presque exclusivement comme instrument de musique militaire.

KAÏUMARATH, roi persan. V. KAYOU-MARATH.

KAIZER-FRANZ s. m. (kaï-zèr-franz). Hortic. Belle variété bleue de jacinthe.

KAJANA, ville de la Russie d'Europe, dans la Finlande, gouvernement et à 255 kilom. S.-E. d'Uleaborg, près de la rive méridionale du lac Uléa, entre les deux cataractes de Kaïvukoski et d'Ammae; 600 hab. Fondée et dotée de priviléges, en 1651, par le comte Pierre Brahe-Kajana, chef-lieu d'un district et autrefois chef-lieu du gouvernement de Kajanaborg. Elle était fortifiée et avait une certaine importance. Les guerres qui l'ont si souvent dévastée ont arrêté sa croissance. Néanmoins, cette petite ville, avec ses maisons de bois, dont plusieurs sont encore de véritables chaumières, offre un aspect des plus animés, et les foires qui s'y tiennent sont les plus importantes du nord de la Finlande. Kajana est la résidence habituelle du célèbre docteur Lœnnrot, l'*Homère finlandais*, c'est-à-dire celui qui a recueilli et mis en ordre les chants traditionnels qui forment aujourd'hui le grand poëme national du *Kalevalu*.

KAJOU s. m. (ka-jou). Mamm. Nom donné par quelques voyageurs au sajou.

KAJSIEWICZ (Jérôme), écrivain et prédicateur polonais, né dans les premières années de ce siècle. Après avoir pris, comme volontaire, une part active à la guerre de l'indépendance en 1830, il se rendit en France, puis à Rome, où il est entré dans les ordres et devenu curé de l'église de Saint-Claude. Outre un grand nombre de sermons et d'oraisons funèbres de membres marquants de l'émigration polonaise, on doit à M. Kajsiewicz : *Sonnets* (Paris, 1833); *Nunc dimittas, Domine*, poëme roulant sur un épisode de l'histoire d'Ecosse à la fin du XVIe siècle (Paris, 1836); *De l'esprit national et de l'esprit révolutionnaire* (Paris, 1849), etc.

KAKAM s. m. (ka-kamm), chef des rabbins en Turquie.

KAKANDI, poste militaire du Sénégal. V. DÉBOKÉ.

KAKASCH (Etienne DE ZALONKEMENY), voyageur transylvain, mort en 1603. L'empereur Rodolphe II l'ayant envoyé en mission auprès du roi de Perse, il traversa la Russie, visita Moscou, Kazan, Astrakhan, et mourut en Arménie avant d'avoir pu atteindre la Perse. On a sur ce voyage une curieuse lettre que Kakasch écrivit de Moscou, et une relation écrite par Tectander. Cette relation a été publiée sous le titre de *Iter persicum* (Altenbourg, 1609, in-8°).

KAKATERRI s. m. (ka-ka-tèr-ri). Bot. Nom que porte, dans la Nouvelle-Zélande, le dacrydion à feuilles d'if.

KAKATOÈS s. m. (ka-ka-to-ès). V. CACATOIS.

KAKERLAC ou **KAKKERLAK** s. m. (ka-kèr-lak). Entom. Nom vulgaire de la blatte, dans les colonies.

KAKERLAQUE s. (ka-kèr la-ke). Anthropol. Variété d'albinos de l'île de Java.

— Adjectiv. : *Albinos* KAKERLAQUE. On trouve KAKRELAK et aussi CHACRELAS dans quelques relations.

— Entom. Syn. de KAKERLAC : *Les* KAKERLAQUES *aiment surtout les choses douces.* (V. de Bomare.)

KAKERLIK s. m. (ka-kèr-lik). Ornith. Espèce de perdrix peu connue, qui habite les déserts de la Boukharie.

KAKETAN s. m. (ka-ke-tan). Bot. Espèce de liseron.

KAKHET, KAKET ou **KAKHETI**, pays de la Russie d'Asie, dans la région caucasienne, entre le Caucase au N., le pays des Lesghiz à l'E., le Karthli et le Somkheth à l'O. 200 kilom. sur 100; 90,000 hab. Villes principales : Thélavi et Sinak. Le sol est fertile en céréales, fruits, vin et garance. Depuis 1802, il appartient aux Russes et fait partie du gouvernement de Tiflis.

KAKI s. m. (ka-ki). Bot. Espèce de plaqueminier du Japon.

KAKIG Ier, roi d'Arménie de 989 à 1019. Il était de la dynastie des Pagratides et succéda à son frère Sempad II, qu'il fut plus tard obligé d'exhumer de son tombeau pour détruire la croyance populaire qu'il était encore vivant. Ce fut un prince guerrier, qui soumit plusieurs peuplades révoltées contre la domination arménienne, et qui embellit Ani, sa capitale, dans les intervalles que lui laissait la guerre.

KAKIG II, roi d'Arménie, le dernier de la dynastie des Pagratides, mort en 1079. Il monta sur le trône en 1042, à l'âge de dix-sept ans, eut aussitôt à défendre sa patrie contre les entreprises des Grecs et contre les Turcs Seldjoucides, repoussa par les armes les prétentions de l'empereur Constantin Monomaque; mais, trahi par ses officiers, il tomba entre les mains des Grecs, et fut contraint de faire la cession d'Ani. On lui donna en échange la ville de Bizou, en Cappadoce. Il périt assassiné par les Grecs, en 1079, après de vaines tentatives pour rentrer dans ses Etats.

KAKIG, roi pagratide de Kars, en Arménie, mort en 1080. Après la mort de son père Apas (1029), il prit possession de Kars et du pays de Vanant, conserva son indépendance en se tenant à l'écart des luttes sanglantes qui désolaient l'Arménie, envoya toutefois, en 1049, des troupes aux Arméniens et aux Grecs, unis pour repousser les Turcs Seldjoucides, et ne put empêcher, l'année suivante, Kars d'être pillée par l'ennemi en retraite. Après la conquête de l'Arménie par le sultan Alp-Arslan, il dut faire sa soumission au vainqueur; mais, fatigué de son état de dépendance, il céda à l'empereur de Constantinople, Constantin Duncas, Kars et le pays de Vanant, en échange de quelques villes de l'Asie Mineure. En 1079, il envoya des secours au roi Kakig II. A sa mort, ses Etats furent réunis à ceux de l'empire grec. Kakig était un prince distingué par son humanité et par son amour pour les lettres.

KAKIL s. m. (ka-kil). Bot. Palmier du Congo. ‖ On écrit aussi CHACHIL.

KAKILE s. m. (ka-ki-le — mot ar.). Bot. V. CAKILE.

KAKO s. m. (ka-ko). Philol. Onzième lettre de l'alphabet slave, correspondant à notre *k*.

KAKODYLE s. m. (ka-ko-di-le). Chim. Liquide incolore, dont l'odeur est forte et désagréable.

KAKONDY. V. CACONDY.

KAKONGO, petit Etat de la Guinée inférieure. V. CACONGO.

KAKORO, rivière de la Sénégambie, dans le Fouladou, affluent du Sénégal. Cours de 400 kilom.

KAKOTECHNIE s. f. (ka-ko-té-knî — gr. *kakôtechnia*; de *kakos*, mauvais, et *technê*, art). Antiq. gr. Subornation de témoins.

KAKOUR s. m. (ka-kour). Vitic. Cépage de la Crimée.

— **Encycl** Ce cépage est connu de toute antiquité dans la Tauride. Il produit des raisins de table et de pressoir, et il est l'honneur des vignobles dont il forme la base. C'est avec le *kakour* blanc que l'on fait le vin de soudak. Ses grains sont beaux, oblongs, d'un jaune d'ambre et mûrissent vers la mi-octobre en Crimée. En France, ils ne mûrissent jamais.

On sait que la Crimée n'est devenue viticole que depuis son annexion à la Russie,